SUR L'AUTOTRADUCTION ET SON RÔLE DANS L'ÉTERNEL DÉBAT DE LA TRADUCTION

Patricia LÓPEZ LÓPEZ – GAY
Université Autonome de Barcelone, Espagne

Abstract : This article presents the various ways in which self-translation is conceived by different theorists and self-translators, claiming at the same time that self-translation *is* translation, though a *sui generis* variant of translation. It will then be explored the extent to which self-translation may play a role in overcoming the problem of litearinessversus literaliness in translation.

> « Quels textes accepterais-je d'écrire (de récrire), de désirer, d'avancer comme une force dans ce monde qui est le mien ? Ce que l'évaluation trouve, c'est cette valeur-ci : ce qui peut-être aujourd'hui écrit (ré-écrit) : le scriptible. » Roland Barthes, *S-Z.*

Conceptions de l'autotraduction

Il existe de nombreuses façons de concevoir l'autotraduction, en fonction des auteurs. Nous nous attelons ici à les présenter, tout en confirmant notre conviction que l'*autotraduction* est traduction (traduction *sui generis*, mais indiscutiblement traduction).

Francesc Parcerisas[1] entend l'autotraduction comme le processus par lequel un écrivain donné « verse dans une autre langue» sa propre œuvre. Selon lui, ce qui est exceptionnel de cette

[1] « Sobre la autotraducción », *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210, janvier 2002, pp.13-14.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

variante de la traduction est l'autorité détenue par les autotraducteurs en tant qu'auteurs de l'original, voire la pleine liberté de création dont ils bénéficient.

Pour Beaujour[2], l'autotraduction constitue le « passage » qu'effectuent la plupart des écrivains qui finissent par travailler en une langue autre que celle dans laquelle s'est originellement forgée leur identité d'écrivain. Nabokov en serait un exemple. Cette catégorie inclurait aussi des auteurs comme Guillermo Cabrera Infante, George Semprun et Agustin Gomez-Arcos. Mais elle en exclurait d'autres, notamment les autotraducteurs appartenant à des communautés bilingues.

Le traductologue Rainer Grutman définit l'autotraduction comme « le processus par lequel on traduit ses propres écrits, ou le résultat qui s'en dégage »[3].

D'après Maurice Domino, le récrire consiste à « gérer un texte antérieur entre les deux pôles du même et de l'autre »[4]. Nous souscrivons à cette définition, dans la mesure où dans toute autotraduction (entendue comme récriture) il y aura du nouveau ; en même temps sera soigneusement conservé l'univers fictionnel de l'original (il s'agit, il ne faut pas l'oublier, d'une même œuvre : son essence ultime demeure). En ce sens, l'emphase doit être mise sur le fait que l'écrivain qui s'autotraduit est un traducteur (un traducteur « privilégié » ou *sui generis*, mais un traducteur en fin de compte), du fait que sa tâche de récriture est conditionnée par le monde

[2] *Alien Toungues: Bilingual Russian writers of the "First" Emmigration*, Cornell University Press, Ithaca, 1989, p. 51.
[3] « Auto-translation », in *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, ed. BAKER, Mona, UK, TJ International Ltd., Padstow, Cornwall, 2000, p.17.
[4] « La récriture du texte littéraire. Mythe et récriture », in *La récriture du texte littéraire*. Annales littéraires de l'université de Besançon, Les belles lettres, Paris, 1987, p. 15.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

fictionnel préétabli dans l'original, ainsi que par les contraintes qui dérivent de la commande de traduction [5].

Dans *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, le philosophe Antoine Berman consacre quelques paragraphes en bas de page au sujet de l'autotraduction en langue française, au moment où il évoque les œuvres des écrivains non français écrivant en français[6]. Il suit donc des critères d'ordre purement linguistique pour placer la pratique autotraductrice au sein de la catégorie de la production littéraire en français étranger.

Dans la catégorie dénommée « du français étranger » en littérature française, assez large, Berman distingue entre les oeuvres d'auteurs francophones non français et les œuvres écrites en français par des écrivains n'appartenant pas du tout à des zones francophones. Toutes les œuvres incluses dans cette catégorie, poursuit-il, ont été écrites en français par des « étrangers », et portent la marque de cette étrangeté dans leur langue et dans leur thématique. Parfois semblable au français de France, leur langue en est séparée par un abîme plus ou moins sensible, comme celui « qui sépare notre français des passages en français de *Guerre et Paix* ou *La montagne magique* ». Selon le théoricien, ce français étranger entretient un rapport étroit avec celui de la traduction. À ce stade, Antoine Berman fait de nouveau la différence entre deux sous-catégories.

Dans un cas, on a des étrangers écrivant en français et donc « imprimant le sceau de leur étrangeté à notre langue » (certains de leur textes ne seront pas autotraduits, mais écrits directement dans la langue d'expression littéraire adoptée). Dans l'autre cas, on a les autotraductions, qu'Antoine Berman décrit comme « des oeuvres étrangères récrites en français, venant habiliter notre langue et donc la marquer, elles aussi, de leur étrangeté ». Il cite Beckett comme l'illustration la plus frappante de cette proximité de deux français, puisqu'il écrit certaines de ses œuvres en français, et traduit lui-

[5] Tanquiero, H. « Un traductor privilegiado: el autotraductor », in *Quaderns. Revista de traducció 3*, 1999, p. 26.

[6] *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, Paris, 1984, p. 18-19.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

même certaines autres de l'anglais. Semprun et Gomez-Arcos pratiquent aussi ces deux formes d'écriture en français.

Antoine Berman évoque en ces termes l'étonnante similitude entre les textes traduits en français et les deux variantes d'écriture précitées :

Dans tous les cas, le texte étranger « paraît autre » que le texte français de France. Ces deux tendances antagonistes l'apparentent à l'écriture du traducteur qui, confronté à un texte étranger « autre », est simultanément tenté de défendre sa langue (surfrancisation) et l'ouvrir à l'élément étranger. Le parallélisme structural est donc frappant, et il n'est pas étonnant que le but du traducteur, enrichir sa langue, soit aussi celui de bon nombre de ces écrivains. [7]

Le philosophe, défenseur fervent de la traduction littérale, finit donc par extrapoler toute la problématique de la traduction à l'autotraduction. Il n'ose pas porter un jugement sur la façon de concevoir la pratique traductrice, peut-être du fait qu'il n'est pas en mesure de remettre en question l'autorité de l'écrivain original. C'est pourquoi, nous semble-t-il, Berman se limite à aborder le sujet sous une optique purement linguistique[8].

Les écrivains-traducteurs eux-mêmes entendent, voire sentent l'autotraduction très différemment les uns des autres. Par ailleurs, ils ne semblent pas se mettre s'accord sur la façon de désigner le processus par lequel ils récrivent leur œuvre et le produit qui en découle.

Luïsa Cotoner définit l'autotraduction comme sa « nouvelle projection comme auteur dans une autre langue »[9]; pour Todó,

---

[7] *Ibid.*, p. 19.

[8] Lopez Lopez-Gay, P., *(Auto)traducción y (re)creación.* Un pájaro quemado vivo, *de Agustín Gómez Arcos*, « Estudios », nº 4, Instituto de Estudios Almerienses, Almería, 2005.

[9] Alsina, J., « Lectura y autotraducción en la narrativa española actual », *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, p. 39.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

l'autotraduction n'est qu'une « manifestation possible et plausible chez toute personne bilingue »[10]. D'autres autotraducteurs tels que la catalane Carme Riera[11] et le basque Bernardo Atxaga[12] préfèrent le terme « récréation »; le cubain Guillermo Cabrera Infante parle de « versions très libres »[13]. Antonio Marí emploie le terme « réélaboration »[14]; l'autotraduction lui permet de corriger des erreurs d'ordre historique commises dans la version catalane, et de modifier certaines nuances de l'original, que ce soit ou non dans le but de se plier aux exigences linguistiques du castillan[15].

Vega[16] qualifie les autotraductions d'Álvaro Cunqueiro indistinctement de « versions », de « récréations » et de « récritures ». Ce dernier terme de « récriture » est repris par Gallego[17] pour décrire l'autotraduction de Nabokov.

Face à cette conception dominante de l'autotraduction en tant que pratique créative, se trouve l'opposée, selon laquelle l'autotraduction constitue une traduction parfaitement littérale. L'autotraductrice catalane Flavia Company définit l'autotraduction

---

[10] « Lugares del traductor», *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, p. 18.

[11] « La autotraducción como ejercicio de autotraducción », *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, pp. 10-12.

[12] Garzia Garamendia, J., « Conversación con Bernardo Atxaga sobre la autotraducción de Obabakoak », *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, pp. 53-57.

[13] Vivas, A., « Perfil. "La de Cervantes es una vida sin paralelo". Gillermo Cabrera Infante », in *Muface* nº 170, Madrid, printemps 1998, pp. 45.

[14] « La autotraducción: entre fidelidad y licencia », *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, pp. 15-16.

[15] Mari, Antonio, « L'experiència de l'autotraducció », in *V Seminari sobre la Traducció a Catalunya, Quaderns Divugatius, 8*, Associació d'Escriptors en Llengua Catalana, Barcelona, 1997, pp. 57, 63.

[16] « Un jardinero en la frontera. Las autotraducciones de Álvaro Cunqueiro», *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, pp. 46-50.

[17] « Nabokov, traductor de Habbookob », *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, pp. 33-38.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

comme « une simple version littérale » [18]. Il en va de même pour Pere Gimferrer, membre de l'Académie de la langue espagnole et Prix national de poésie[19], et pour Milan Kundera, qui surveille de près les traductions de ses textes lorsqu'il ne s'autotraduit pas[20].

Dans la première moitié du XX[e] siècle, Octavio Paz affirme, catégorique, que la tâche du traducteur est aussi difficile, voire encore plus difficile que celle de l'écrivain de l'œuvre originale[21]. En ce sens, la récriture en tant que forme de traduction relève d'un processus extrêmement complexe, encore plus complexe que celui de l'écriture première.

Francesc Parcerisas[22] applaudit, selon nous à juste titre, l'initiative de ceux qui s'autotraduisent ; il rappelle au lecteur que nombre d'écrivains n' « osent » pas récrire leur œuvre malgré leur bilinguisme, ou leur connaissance approfondie d'une langue différente de la leur. En revanche, des auteurs comme Nord et Vermeer n'adhèrent pas à cette dernière assertion, car ils présupposent que l'écrivain préfère toujours traduire lui-même son œuvre lorsqu'il maîtrise suffisamment la langue cible[23].

Nous venons d'esquisser à grands traits la façon dont les uns et les autres conçoivent l'autotraduction. Ajoutons que nous sommes d'accord avec Parcerisas[24] lorsqu'il souligne que l'étude de textes autotraduits permet de cerner la relation que l'écrivain entretient avec son projet intellectuel, tout en élucidant par là-même la valeur

---

[18] Déclarations recueillies in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, p. 43.
[19] Déclarations recueillies in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, p. 23.
[20] Tanqueiro, H., « Traduir uma obra autotraduïda », in *V Seminari sobre la Traducció a Catalunya, Quaderns Divugatius, 8*, Associació d'Escriptors en Llengua Catalana, Barcelona, 1997, pp. 41-42.
[21] *Traducción: literatura y literalidad*, Tusquets, Barcelona, 1971, p. 12.
[22] « Sobre la autotraducción », *op. cit.*
[23] Nord, *Translating as a Purposeful Activity*, Saint Jerome Publishing, Manchester, 1997, pp. 34-35.
[24] « Sobre la autotraducción », *op.cit.*, pp. 13-14.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

émotionnelle qu'il attache à sa production littéraire. Francesc Parcerisas propose, à son tour, un classement possible d'autotraductions, se basant sur les différentes expériences de récriture chez les autotraducteurs[25].

Certains auteurs entendent la pratique autotraductrice comme le seul moyen d'assurer la signification « ferme » et « intouchable » de leur production littéraire originale ; en résultent des traductions excessivement rigides, littérales.

D'autres vivent l'autotraduction comme une véritable recréation de leur œuvre première, oeuvre qu'ils modifient afin de la parfaire, de la corriger, ou tout simplement afin de plonger dans « les virtuosités de la nouvelle langue ». Pacerisas salue l'habileté avec laquelle les autotraducteurs qui conçoivent ainsi la récriture parviennent à contourner des obstacles culturels et linguistiques d'ordre traductologique. Ils distinguent d'emblée les éléments qui doivent être explicités dans la culture cible de ceux qui sont redondants et, par conséquent, « supprimables ».

Parcerisas finit par évoquer ce que Grutman dénomme l'autotraduction simultanée, la décrivant comme un exercice d'écriture parallèle en deux langues différentes. Il ajoute que parmi ceux qui pratiquent cette modalité de récriture, comptent des écrivains en quête de nouvelles expériences littéraires.

La catalane Carmen Riera répond à ce dernier profil d'autotraducteur. Elle affirme vivre son labeur d'autotraductrice comme une expérience de création *sui generis*; par ailleurs, il s'agit pour elle d'une forme de traduction « idéale »[26]. Cependant, l'écrivaine insiste sur le fait qu'elle admire la tâche du traducteur dit « ordinaire ». Lorsqu'elle s'autotraduit, elle consulte souvent Luïsa Cotoner, traductrice d'une partie de son œuvre en castillan[27].

Samuel Beckett pratique les deux dernières formes d'autotraduction décrites par Parcerisas. Il existe en tout cas une

[25] *Ibidem.*
[26] « La autotraducción como ejercicio de recreación », *op. cit*, p. 12.
[27] Riera, C., « L'autotraducció com a exercici de recreació », *op.cit*, pp. 45-46.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

constante dans sa façon d'entendre la récriture : il la conçoit, lui aussi, comme une recherche incessante d'expériences de création. En effet, chez Beckett la première version (l'original) constitue une « répétition » (dans son acception musicale, *rehearsal* en anglais) pour mettre au point la seconde version (l'autotraduction) qui sera, elle aussi, une « répétition » de la première version (dans son acception de « réplique », *repetion* en anglais)[28]. Toujours en rapport avec récriture et répétition, Gérard Genette affirme qu'« on ne peut varier sans répéter, ni répéter sans varier » [29]. Entre le même et l'autre, entre la variation et la répétition, récrire institue un jeu subtil.

Le cas de James Joyce n'est pas moins intéressant. L'autotraduction en italien représente pour l'écrivain britannique un nouveau stade dans le processus créateur[30]. Joyce ne poursuit pas la production d'un équivalent du texte original entendu comme fixe, définitif. L'autotraduction constitue un « prolongement » de l'original. De même que Samuel Beckett, Gomez-Arcos et tant d'autres, James Joyce réélabore sa production par la récriture, une récriture qui est donc vécue comme une nouvelle opportunité de parfaire, voire d'étendre son oeuvre.

L'espagnol George Semprun fournit un exemple légèrement différent, sa pratique autotraductrice étant bien plus variée. Dans l'autotraduction de ces passages, l'écrivain oscille entre une traduction libre, truffée d'omissions et d'additions, et une traduction parfaitement littérale[31].

---

[28] Fitch, B., *Beckett and Babel. An insvestigation of the status of the Bilingual Work*, Toronto, Buffalo and London, University of Toronto Press, 1988, p. 157.

[29] « L'autre du même », in Corps écrit 15, *Répétition et variation*. Revue P.U.F, Presses universitaires de France, Paris, 1985.

[30] Risset, J., « Joyce Translates Joyce », trans. Daniel Pick. *Comparative Criticism 6*, 1984, pp. 3-21.

[31] Lopez Lopez-Gay, P., *(Auto)traducción y (re)creación.* Un pájaro quemado vivo, *de Agustín Gómez Arcos*, *ibid.*.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

L'autotraduction dans l'éternel débat de la traduction

Dans les années quarante, Octavio Paz est un des premiers défenseurs de la traduction dite littéraire, et par conséquent créative. Il rejette catégoriquement la traduction qui fait prévaloir la fidélité *à la lettre*. Le débat est lancé. Paz plaide de vive voix pour une traduction conçue comme récréation, une traduction qui comporte de légères modifications, « résolument littéraires », par rapport au texte original[32]. La traduction littérale ne peut pas être considérée comme traduction à part entière, elle n'est qu' « un simple enchaînement de mots qui peut nous aider à comprendre le texte original »[33].

Le débat autour de la créativité ou la fidélité en traduction est toujours d'actualité ; il faut néanmoins préciser que les accusations contre le *traduttore traditore* ne se produisent que dans une forme de traduction, la forme littéraire, et ceci du fait que c'est incontestablement dans le domaine de la littérature que surgissent les plus grandes divergences entre les versions d'un même texte en langues différentes.

Même si la grande majorité des théoriciens contemporains entendent la traduction comme un acte créatif, de grands noms, comme Antoine Berman, s'y opposent radicalement. Pour les détracteurs de la littérarité, la fidélité à l'original doit primer sur tout ; malheureusement, ce genre de raisonnement débouche souvent sur une traduction *mot à mot*.

L'autotraduction, pensons-nous, contourne le problème de la fidélité à l'original, car c'est l'écrivain de l'original qui le traduit. En fin de compte, l'autotraduction met un terme à la hiérarchie par laquelle l'original est supérieur à la traduction. Pas question en effet de soulever dans le domaine de l'autotraduction un sujet aussi délicat que celui de la loyauté au texte premier.

Nul ne nie aujourd'hui que la traduction est interprétation. Selon la traductologue Christiane Nord[34], la traduction est le fruit de l'interprétation que le traducteur fait de l'intention de l'auteur

[32] *Traducción: literatura y literalidad*, o*p.cit.*, p. 9.
[33] *Ibid*., p. 10.
[34] *Translating as a Purposeful Activity*, *op.cit.*, pp. 85-89.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

original. Autrement dit, le traducteur est fidèle à son interprétation de l'intention de l'écrivain original. Nous pensons, comme Bensoussan, que le débat de la fidélité ou la liberté en traduction est un faux débat, car en tout cas « on n'est fidèle qu'à soi- même »[35]. Dans tous les cas, il s'agit tout d'abord de cerner le sens transmis par une oeuvre donnée.

Bensoussan ajoute que tout traducteur doit pénétrer dans l'œuvre originale (et dans son auteur) pour, depuis son intérieur, la rendre intégralement. Selon lui, il est essentiel que le traducteur éprouve « un véritable sentiment d'empathie » à l'égard de l'écrivain original, s'opposant ainsi à l'«esprit critique » et à l'« attitude objective » qui permettraient d'« aborder un texte froidement»[36].

Nord et Jolicoeur insistent, eux aussi, sur le fait que le traducteur doit impérativement connaître l'auteur de l'œuvre originale (connaître son contexte historique et culturel, ainsi que la totalité de sa production). Toute œuvre littéraire est le reflet de son auteur, et ce reflet devra être contenu dans « l'effet » de la traduction[37]. La grande majorité des erreurs que commettent les traducteurs littéraires, poursuit-il, sont liées à la méconnaissance de l'écrivain original.

Il semblerait que l'autotraduction soit un gage de qualité de la traduction. Elle permettrait, en outre, d'éliminer les barrières élevées au sein de la discipline par la dichotomie liberté *versus* fidélité, si les défenseurs de la littéralité acceptaient l'écrivain original comme le traducteur idéal.

En tant qu'écrivain de l'original, l'autotraducteur bénéficie du droit de création absolu dans son labeur de traducteur. Il est logique d'affirmer, en même temps, que l'écrivain-traducteur reste fidèle à sa propre intention. Pour Vladimir Nabokov, défenseur à outrance de la littéralité, auteur, lecteur et traducteur idéaux sont une

---

[35] Bensoussan, A., *Confesiones de un traidor*, Comares, Granada, 1999, p. 32.
[36] *Ibid*., pp. 65, 25-26.
[37] Jolicoeur, G., *La sirène et le pendule*, L'instant même, Québec, 1995, pp. 88-91, 161-164.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

même personne[38]. Si la préservation de cette intention constitue la fin ultime ou *skopos* de la traduction, tous les moyens nécessaires pour l'atteindre sont justifiés. C'est pourquoi Gallego Roca[39] et Elvira Rodríguez[40], qui entendent la traduction comme un exercice *sui generis* de création littéraire, estiment eux aussi que l'autotraducteur est le traducteur idéal.

En ce sens, les transformations d'autotraduction appliquées par des écrivains tels que Carme Riera, Samuel Beckett, Gomez-Arcos, Alfredo Conde, George Semprun, James Joyce et Bernardo Atxaga sont pleinement justifiées. Nul ne mettra en question leur autorité de créateurs originaux. Par conséquent, serait légitimée aux yeux de tous une forme de traduction littéraire libre et créative.

Or, il nous semble que cette conclusion devient en un certain sens paradoxale, dans la mesure où même si l'on assume que la conception de l'autotraduction en tant que recréation est de loin la plus acceptée aujourd'hui, elle n'est pas la seule. L'éternel débat de la traduction est transposé dans les mêmes termes au domaine de l'autotraduction, des voix discordantes s'élèvent aussi. Dolores Poch vient confirmer cette thèse, statuant que « contrairement à ce que l'on pourrait affirmer sans y réfléchir en long et en large, l'autotraduction ne résout pas le problème de la traduction »[41].

Il est néanmoins impératif de poursuivre l'exploration de cette pratique, par laquelle s'efface la traditionnelle hiérarchie selon laquelle l'original est supérieur à la traduction.

Certes, nous pourrions affirmer que l'autotraduction est une forme de réécriture d'auteur *sui generis*, étant donné que : a. elle se produit dans une langue différente de celle du pré-texte ou texte premier ; b. elle respecte l'univers fictionnel du pré-texte ; c. elle est susceptible d'être limitée par des contraintes liées à la commande de

[38] Gallego Roca, « Nabokov, traductor de Habbookob », *op.cit.* p. 37.
[39] « Nabokov, traductor de Habbookob », *op.cit*., p. 37
[40] « Un caso de traducción perfecta, o cuando el traductor es el propio autor », in José A. Sabio, José Ruiz, *Traducción literaria (algunas experiencias)*, Granada, Comares, 2001, pp. 48-70.
[41] « La autotraducción », *op.cit*, p. 9.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

traduction. En d'autres termes, cette récriture d'auteur, l'autotraduction, est indiscutablement une traduction, car ces trois aspects que l'on vient d'indiquer font d'une réécriture une traduction[42]. En ce sens, comme dans toute traduction, dans l'autotraduction se pose la question sempiternelle de littéralité *versus* littérarité, comme nous l'avons mentionné plus haut.

Mais, d'autre part, l'autotraduction est aussi une forme de traduction littéraire *sui generis*, en ce sens qu'il existe en elle un énorme potentiel d'écriture créative (toujours dans les limitations précitées) qui ne sera jamais questionnée par une société dans laquelle la figure de l'auteur est généralement sacralisée. C'est sur ce dernier aspect qu'il faudrait se concentrer, nous semble-t-il, dans un souci de montrer à la communauté de chercheurs et de traducteurs que, tout en restant tranduction, l'autotraduction permet de mettre en pratique une récriture qui se veut potentiellement créative dans son adaptation au nouveau système culturel.

Bibliographie:

Alsina, J. (2002) : « Lectura y autotraducción en la narrativa española actual », in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210, pp. 39-45.

Beaujour, E. K. (1999): *Alien Toungues: Bilingual Russian writers of the "First" Emmigration*, Cornell University Press, Ithaca, 1989.

Bensoussan, A., *Confesiones de un traidor*, Comares, Granada.

Berman, A. (1999) : *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Editions du Seuil, Paris.

Berman, A (1984) : *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, Paris.

Domino, M. (1987): « La réécriture du texte littéraire. Mythe et Réécriture », in *La réécriture du texte littéraire.* Annales

[42] Cf. Lopez Lopez-Gay, P., « Lieu du sens dans l'(auto)traduction littéraire», Actes du Congrès International *Lieu du sens dans la traduction* de L'École supérieure d'interprètes et de traducteurs, juin 2005.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

littéraires de l'université de Besançon, Les belles lettres, Paris, pp. 13-66.
Jolicoeur, G., (1995) : *La sirène et le pendule*, L'instant même, Québec.
Elvira Rodriguez, A. (2001) : « Un caso de traducción perfecta, o cuando el traductor es el propio autor », in Jose A. Sabio, Jose Ruiz, *Traducción literaria (algunas experiencias)*, Granada, Comares, pp. 48-70.
Fitch, Brian, (1988) : *Beckett and Babel. An insvestigation of the status of the Bilingual Work*, Toronto, Buffalo and London, University of Toronto Press.
Genette, G. (1985): « L'autre du même », in Corps écrit 15, *Répétition et variation*, Revue P.U.F, Presses universitaires de France, Paris.
Gallego Roca, M. (2002): « Nabokov, traductor de Habbookob », in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210, pp. 33-38.
Garzia Gatmendia, J. (2002): « Conversación con Bernardo Atxaga sobre la autotraducción de Obabakoak », in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210, pp. 53-57.
Grutman, Rainer, (2000): « Auto-translation », in *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, ed. BAKER, Mona, UK, TJ International Ltd., Padstow, Cornwall, pp.17-20.
López-Gay, Patricia, (2005): *(Auto)traducción y (re)creación.* Un pájaro quemado vivo, *de Agustín Gómez Arcos*, « Estudios », nº 4, Instituto de Estudios Almerienses, Almería.
« Lieu du sens dans l'(auto)traduction littéraire» (2005) : Actes du Congrès International *Lieu du sens dans la traduction* de L'École supérieure d'interprètes et de traducteurs.
Mari, A. (2002): « La autotraducción: entre fidelidad y licencia », in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº210 janvier 2002, pp.15-16.
« L'experiència de l'autotraducció » (1997): in *V Seminar i sobre la Traducció a Catalunya, Quaderns Divugatius, 8*, Associació d'Escriptors en Llengua Catalana, Barcelona, pp. 53-63.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)

Nord (1997): *Translating as a Purposeful Activity*, Saint Jerome Publishing, Manchester.
Parcerisas, F. (2002): « Sobre la autotraducción », in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210 janvier 2002, pp.13-14.
Poch, D. (2002): « La autotraducción », in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210, p. 9.
Paz, O. (1971): *Traducción: literatura y literalidad*, Tusquets, Barcelona.
Riera, C. (2002): « La autotraducción como ejercicio de recreación », in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210, pp. 10-12.
« L'autotraducció com a exercici de recreació » (1997): in *V Seminari sobre la Traducció a Catalunya, Quaderns Divugatius, 8*, Associació d'Escriptors en Llengua Catalana, Barcelona, pp. 45-52.
Risset, J. (1984): « Joyce Translates Joyce », trans. Daniel Pick, in *Comparative Criticism 6*, pp. 3-21.
Tanqueiro, H. (1999): « Un traductor privilegiado: el autotraductor », in *Quaderns. Revista de traducció 3*, pp. 19-27.
« Traduir uma obra autotraduida » (1997): in *V Seminari sobre la Traducció a Catalunya, Quaderns Divugatius, 8*, Associació d'Escriptors en Llengua Catalana, Barcelona, pp. 39-44.
Todo, L.M. (2002): « Lugares del traductor », in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210, pp. 17-19.
Vega, R. (2002): « Un jardinero en la frontera. Las autotraducciones de Álvaro Cunqueiro », in *Quimera: la autotraducción*, Barcelona, nº 210, pp. 46-50.
Vivas, A. (1998): « Perfil. "La de Cervantes es una vida sin paralelo". Gillermo Cabrera Infante », in *Muface* nº 170, Madrid, pp. 44-45.

BDD-A5009 © 2007 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:11:00 UTC)